

Québec français



Lettre à Émile Nelligan

Daniel Boulanger

Number 34, May 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56517ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boulanger, D. (1979). Review of [Lettre à Émile Nelligan]. *Québec français*, (34), 50–51.

Lettre à Emile Nelligan

Quand il s'agit d'évaluer, au collégial ou au premier cycle universitaire, la connaissance d'un étudiant sur un poète, on recourt très souvent au travail plus ou moins long, plus ou moins scolaire, qui ne permet pas toujours de couvrir le sens de l'œuvre, ou toute l'œuvre.

Un étudiant de Laval, pour sa part, a pensé écrire une lettre à Nelligan et le résultat est intéressant. Daniel Boulanger fait appel, dans cette lettre, à pas moins d'une centaine de poèmes du poète montréalais. Un tel travail exige une bonne connaissance de l'œuvre. Le lecteur peut vérifier la sienne en lisant la lettre qui suit.

André GAULIN

Ton œuvre n'est pas de tout repos. Dès le début, on apprend l'échec de ta vie. Tous tes espoirs furent mis dans le vaisseau de tes vingt ans. Tu n'as pu cependant le mener à bon port. Il eût fallu peut-être que, comme Ulysse, tu contemples les sirènes, ces lunes d'or lointaines, sans toutefois tomber dans le charme de leurs rêves, de leurs vagues profondes. Ce sont bien elles qui ont eu ta peau. Ton âme fut sans cesse maniée par des novices, trop vierges pour t'apprendre à vivre, trop endoctrinées pour connaître le bien, le mal, et l'homme. Ta destinée est le *rellet d'un peuple innocent*, ignorant, à un tel point qu'une simple soutane maniait leur avenir. Tu les a bien écoutées tes leçons de catéchisme: «Mes enfants, la femme doit ressembler à Marie si elle veut obtenir le bonheur éternel! Restez vierges! Quant aux hommes travaillez comme Joseph, votre saint patron, et

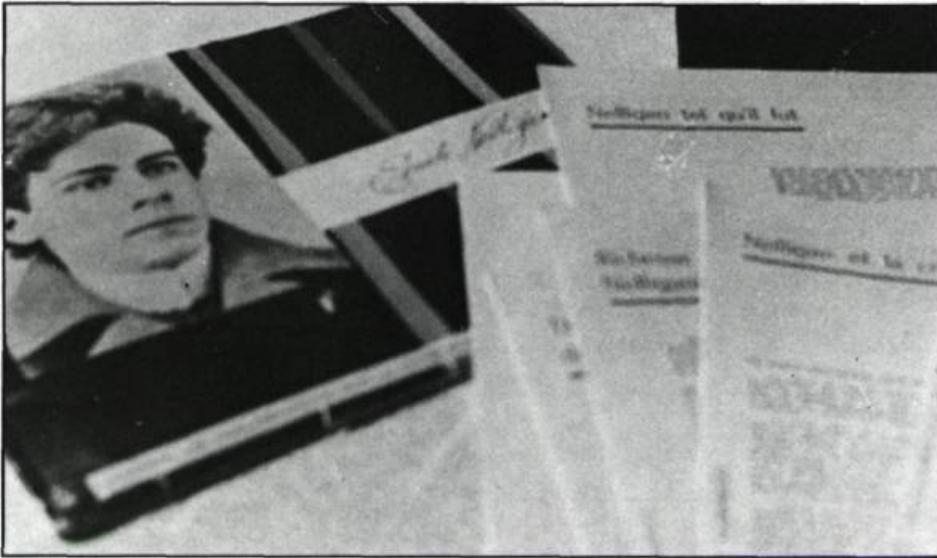
éloignez de vous les mauvaises pensées!» Ainsi donc, pauvre petit Émile, tes cartes furent brouillées dès le départ.

Nous voici dans ton jardin, celui de l'enfance. Il te suffisait d'un feu dans le foyer pour que tu possèdes le monde. Ta mère et tes sœurs, tant de femmes pour un seul homme, peuplaient ton espace de froufrous de jupons et de musique douce coulant dans la nuit comme la vie coule vers la mort. Mais cette enfance t'a quitté comme elle quitte tout être vivant. Tu n'es plus en mesure de comprendre ce qui s'est passé. Alors tu te penches sur ton berceau d'où la vie s'est retirée. Les draps ne sont plus que la soie pourpre qui garnit les parois d'une tombe. Tu regardes l'espace de ton adolescence et tu y trouves une mère qui autrefois possédait la fraîcheur du lys, mais qui, aujourd'hui, a perdu son hymen et sa belle peau lisse. Autrefois elle te rassurait en posant ses mains pures sur ta tête, et toi, sombre amant, tu te jetais à ses pieds prêt à les lui baiser. Tu ne le fais plus maintenant; cet acte, la religion l'a décrété incestueux. Alors devant toutes ces choses autrefois permises et aujourd'hui défendues, devant ces idéaux d'enfance qui furent vite démentis à l'adolescence, tu décides d'édifier un mur, un mur funèbre entourant ton être. Ta jeunesse «*passé en sang*», tu y perds ta virginité; l'enfer t'attend Émile, et cet enfer se présente sous la forme d'une névrose qui devient de plus en plus fixe à mesure que tu vieillis. *La détresse est au seuil de ta porte.*

Et si les femmes pouvaient t'aimer. Nous voici rendus au temps des amours de jeunesse que l'élite approche avec des gants blancs, confiante en l'idéal que leur bonne éducation leur a dicté. C'est ainsi que tu rêves d'une amante qui serait pour toi une bonne et tendre sœur te prenant quelquefois les mains pour chuchoter à ton oreille des conseils

blancs comme l'Immaculée, notre bonne et sainte mère. Un jour la voilà qu'elle passe dans une berline, emmitoufflée de fourrures ombrées; elle tourne son regard vers ta personne et tu lui jettes d'un coup ton cœur. Mais elle ne faisait que passer, jouant avec toi comme elle le fit avec tous les hommes qui, ce jour-là, se trouvaient sur son chemin. Cher Émile, les femmes ne veulent pas seulement qu'on leur parle d'amour, tel un Robin des Bois au soir d'une pleine lune. Elles en veulent un peu plus. Elles aiment qu'on les fasse danser, rire et quelquefois, mais oui, qu'on les caresse même si au premier abord elles repoussent nos premiers pas. Tu rêves d'un amour beau comme Vénus descendant des astres, possédant une voix de sirène, chantant aux planètes des bergers des mélodies mystérieuses; tu rêves d'une femme qui ressemble étrangement à l'image de ta mère lorsque tu étais enfant. C'est pourquoi l'amour s'endort avec l'âge, laissant ton cœur triste comme un adieu, sans femme, repoussé de toutes. Les vierges sont imprenables; elles se cachent dans des châteaux d'Espagne, te laissant seul, te préférant à d'autres hommes moins épris d'idéaux de pureté, de beauté, d'art.

Tu te retrouves les pieds sur les chenets, offrant ainsi au fer rouge une matière à brûler. Enfermons-nous dans l'automne, et laissons le givre s'installer sur le cœur, sur le regard, ciseler notre âme comme elle cisèle les vases fins vers cinq heures, l'après-midi. Ta vie n'est plus qu'un spasme d'ennui, annonçant infailliblement la mort. Sers le thé, Gretchen, vierge pâle, afin que j'oublie ce salon, où la poussière s'installe, où je vois, à travers mes fenêtres blanchies, danser comme deux spectres, mes parents. Le violon est brisé; la comtesse ne joue plus de Paganini. Seul Lucifer peut me libérer de la vie. Joue du piano, Gretchen, afin que je vive ma névrose,



afin que j'oublie dans *l'intellectualisme de Chopin* le gouffre noir où mon âge se perd. Sers le thé, serre mon corps, Gretchen, afin de réchauffer mon cœur aux prises avec le froid puisqu'on a coupé les gaz. Sers le thé, Gretchen, sers le thé, serre mon corps... Octobre s'installe.

Te souviens-tu, Émile, lorsque tu m'as dit, quelques pages précédentes, que la détresse était au seuil de ta porte? Elle vient de l'ouvrir cette porte. Les ifs ont des plaintes de morts refulant en ton âme la douleur. La Nuit s'installe, murmurant à ton oreille des cieux alanguis. Tu rêves de soupe d'étoiles et de déjeuners d'aurore. Ce ne sont que des illusions tombant comme des feuilles le long du « coteau-temps ». Et tu le sais. Tes membres se dissolvent de l'arbre de ton corps. La vallée est un couloir morne où errent tes souvenirs. Les bœufs sont rentrés te laissant seul dehors, attendant l'hiver mortel. Les oiseaux se réfugient dans ton corps, cherchant un peu de chaleur sous la neige qui recouvre le paysage. La bergère bohème dont ta jeunesse rêva t'a abandonné. Elle est partie danser au village sous le son du violon, accompagnée à son bras d'un beau gars à chef brun.

Maintenant les corbeaux apparaissent. Ils tournent autour de ta carcasse comme autour d'une charogne, becquetant ta chair, cherchant ton âme. Un corbillard passe sur ton chemin, charmant ton être qui suit la bière dans laquelle on a déposé une vieille négresse, morte de s'être trop souvenue des amours de son passé. Tu assistes au banquet macabre. Le rire s'empare de ta loque, te répétant comme le perroquet nègre: « Ha! Ha! Ha! Gula, mes amours! ». Ce rire hante ton âme, aiguisant les couteaux du Suicide, résidence du diable. Tu as le goût de la mort. En regardant le cercueil de tes aïeux, la lune noire

cachée au fond te séduit et t'appelle. Tu subis le charme des ombres mobiles de la mort.

Puis la névrose s'intensifie. Elle te colle au pied du gouffre; le monde religieux vient t'achever en force. Au fond de la petite chapelle, les morts te veillent! Sainte Cécile, du fond des cieux, t'enveloppe d'une musique angélique. Les saintes passent devant tes yeux comme les vierges, s'arrêtant quelquefois près d'un piano pour jouer de leurs doigts squelettiques quelques airs de sainteté. Les belles s'agenouillent devant le repas offert par Dieu; ce sont d'ardentes amantes mangeant son corps. Tu es là et tu regardes comme un moine, ces spectres de Dieu, toutes ces femmes ressemblant à des mantes religieuses. Pendant que Dieu festoie, Marie tisse sa toile et le Christ creuse sa tombe, ayant toujours frais en sa mémoire la scène de la crucifixion; il est triste! Regrette-t-il Marie-Madeleine? Non! Tu refuses cette supposition et tu lui mets dans la bouche des paroles de saints. Les principes religieux ont bien agi sur ton être. La Nuit s'approprie l'espace et le refroidit.

Parallèlement à ton être, les pastels et porcelaines de ton enfance vieillissent. La musique embaume ton âme qui s'en grise. La vie coule de tes yeux vieillies par les vierges qui rêvent du corps d'un guitariste. L'hiver s'installe! Avec l'hiver viennent les loups qui attendent avant de bondir sur leurs proies. Ton regard s'horripile: les Juifs antiquaires fraudent la vie en vendant les morts, les objets pleurent le sexe d'une maîtresse qui les a abandonnés dans la nuit, les camélias meurent, le Saxe de famille s'éteint. Ton âme est un soulier percé, laissant ses pieds nus s'user sur le sol de la damnation. Le trépas guette ta vie, un sabre à la main, prêt à mutiler toutes tes fausses moulures.

Et l'on t'enterre. Ton âme s'enferme dans l'horreur de la musique; elle veut

se voir assassiner par ses ennuis. Lentement on descend ton cœur, que l'on a bien pris soin de mettre dans une tombe, dans la fosse. Tu as livré au croque-mort, avant qu'il t'enferme, tous les secrets de ta vie. Tu as trop couru après les cloches de Pâques, elles t'ont fait trépasser. Maintenant l'âme, dans un dernier rôle, regarde venir sa nouvelle destinée: celle du spectre qui rôde. Ta vie fut un lac où tu t'es noyé. Les Calvaires ont enfoncé leurs clous noirs dans les mains de l'artiste, le fixant sur sa toile, son propre terrain. Tu t'en vas au jardin des rêves, au pays d'or de la folie, bercé par la musique. Le vaisseau a sombré, laissant l'enfant qui gît près du tombeau. La mort embrasse ta Nuit ténébreuse. Tes pas ont souillé le chemin de la vie; la Vierge noire t'a châtié. Te voilà dans l'autre monde, celui de la folie. Pourquoi faut-il y retrouver tes plus beaux poèmes, ceux qui nous grisent le plus? Le vin coule et l'on est gai, gai comme un soir de mai. Tout l'espace s'étoile dans la nuit de notre cœur. Et l'on veut boire le vin; rire les vapeurs toxiques de notre vie. La foule nous regarde, la foule nous damne, mais on est heureux comme un cœur ivre. Pique l'aiguille, pique, qu'importe. Notre âme se repaît dans l'abandon de la vie. Les nerfs dorment, le cœur s'engourdit, le haschisch de la folie nous bénit. L'espace se remplit de chevaux piaffant, d'ombres sanguinolentes, de cris, de hoquets, de râles et de dragons au galop venus de l'Inconnu. La cloche m'appelle mais j'ai les genoux liés. Vivre ma névrosé aux anneaux noirs. On écrase le fou, le chien avec. À genoux, Dies irae, dies illa! On nous met au trou. Tu as tenté de piéger le génie mais il t'emporte dans son filet. Refoule ton ombre et taisons-nous comme les statues.

Voilà, Émile, j'ai tenté de dresser un bref bilan, à ma façon et à travers tes poèmes, du cheminement de tes trois dernières années que l'on dit conscientes. Que me vient-il à l'esprit? L'envie d'accuser! Accuser d'abord la société de l'époque qui t'a gavé d'idéaux irréels, d'idéaux de fausse religion qui ont sans cesse bloqué ta vie, s'aidant, pour arriver à ses fins, de ta mère, des femmes et de l'Art et en second lieu t'accuser toi-même qui, malgré tous les instruments que l'écriture avait mis entre tes mains pour mieux assurer ton existence, n'as su en profiter à bon escient. Mais peut-être faudrait-il que je m'accuse moi-même avant tout pour n'avoir pas compris encore la réalité de la Vie qui est peut-être celle que tu as décrite. Laissons tomber toutes ces accusations et poursuivons notre chemin.

Daniel BOULANGER
Université Laval